

# Y a-t-il du sujet psychanalyste ou pas ?

J'ai vu hier les 6 premiers épisodes de "en thérapie" sur Arte. Moi, j'aime bien. Ça me fait réfléchir sur mon boulot. Forcément chaque psychanalyste est différent, et peut s'étonner de ce qu'un autre pas ne réagisse pas comme il aurait réagi. Du moins, je ne peux pas m'empêcher, en regardant la série, de me dire : ah, là il en dit trop ! ou encore : m'enfin qu'est-ce que c'est que cette interprétation à la mormoilnoeud ! mais tu vas la laisser causer, p'tain ! (cf. l'épisode où il raconte à la place d'Ariane et qu'elle le coupe pour lui dire : " dites, c'est vous qui racontez ou c'est moi? ),

D'un autre côté, je le trouve vivant, humain, présent. rien à voir avec les psy "porte de prison" que j'ai bien connus. il n'écoute pas un monologue, il entretient un dialogue. Et ça, ça me plaît.

Il n'hésite pas devant quelques citations théoriques de Freud ou de Lacan, et ça, ça me plaît moins. C'est comme s'il ne pouvait faire autrement que de s'autoriser de grands noms au lieu de s'autoriser de lui-même.

J'ai bien aimé son désarroi quand il s'aperçoit qu'il a laissé échapper une prise de position quant à l'avortement de la dame qui se demandait. Oui, un psychanalyste n'est pas parfait, il peut être agacé quelques fois, et sortir de sa neutralité, ou de ses gonds. Il le reconnaît (j'apprécie) et c'est pour ça qu'il va voir son ex-contrôleuse (Carole Bouquet, qui fait plus jeune que lui, ce qui donne une curieuse impression de pas vrai). Là aussi, j'ai bien aimé : ça flirte avec la psychanalyse sauvage, car il vient la voir en ami, mais en fait, il a besoin d'elle comme psy ; elle fait la psy, mais ça ne lui plaît pas... ça rejoint les interrogations que j'avais posées dans "psychanalyse sauvage". (<https://www.youtube.com/watch?v=G3tIJqgiu1I&t=1s>).

D'où ce paradoxe : d'un côté il reconnaît que son contre transfert l'a amené à sortir de la neutralité, en rapport à cette histoire d'avortement, mais il ne veut toujours pas voir qu'il a du désir pour Ariane, la jeune chirurgienne qui lui a fait des brûlantes déclarations d'amour. Quand, sur le palier, avant de partir, elle lui demande "avez-vous du désir pour moi ? " il répond à la Lacan : " je n'ai qu'un désir c'est de vous voir mener à bien cette analyse". Car c'est ça, le désir du psychanalyste, chez Lacan, ça ne peut pas être autre chose. Et là, on voit bien qu'il est dans le déni.

Moi j'aurais répondu : "bien sûr, j'ai du désir pour vous, mais c'est pas ça qui va me faire passer à l'acte".

Bref il se protège derrière le "désir du psychanalyste" pour ne pas reconnaître le "désir du sujet psychanalyste". Quand il en parle à son ex-contrôleuse, il en parle comme d'un transfert classique. C'est-à-dire que, classiquement, il l'aborde en prenant son analysante en objet d'analyse, oubliant son implication comme sujet de son propre transfert. "le transfert est très proche de l'amour" lui explique-t-il. Bien essayé, mais non, ce n'est pas "très proche" : c'est de l'amour et c'est du désir. L'Ariane, finaude, joue avec lui comme le chat avec la souris, en lui faisant sa déclaration. Elle lui dit qu'elle sait très bien reconnaître quand quelqu'un a du désir pour elle, et là, elle voit bien qu'il rougit. En effet, vu sa beauté, elle doit avoir l'habitude ! et là j'ai bien aimé cette inversion des rôles, où elle prend le rôle de l'analyste qui sait ce qu'il en est du désir de l'autre. Évidemment ce n'est pas ma position de psychanalyste : moi, je ne sais pas, c'est pourquoi je trouve que Dayan, lorsqu'il "fait le psy" se place trop souvent en "sachant ce qu'il en est du désir de l'autre". Normal qu'elle le lui renvoie dans les dents, genre : "alors, tu vois ce que ça fait quand un autre te met en face de ton désir ? "

En revanche, j'ai bien aimé sa façon de s'en tirer face au flic, à la très jeune fille qui veut un certificat pour les assurances, au couple qui se demande s'il faut avorter ou pas (malgré sa sortie finale de neutralité). J'ai souvent eu affaire à ces demandes de gens "à qui on ne la fait

pas", qui veulent du "résultat rapide" net, précis, scientifique, sans blabla de psy, et qui ne veulent surtout pas s'interroger sur le fond du problème.

Je ne m'en suis pas tiré pareil, et c'est justement là où je réfléchis. Pour le flic, sa première réponse est le médicament, même s'il ajoute que ça ne suffit pas. Je ne donne jamais de médicament et je n'adresse jamais au psychiatre pour se faire. Mais bon, peut-être dans ce cas-là, pourquoi pas. Un cas rare, quand même : le gars est de la BRI et il était au Bataclan pendant les attentats. Je continue à dire que moi, je ne l'aurais pas fait, mais je peux le comprendre. Il aura réussi à lui soutirer néanmoins quelques récits sur sa vie, où l'on comprendra que la mort de sa mère a peut-être été encore plus traumatisante que la soirée au Bataclan. Ce n'était pas facile, compte tenu de la position quasi hostile du gars.

La jeune fille qui veut un certificat pour les assurances... elle lui tend le dossier réalisé par la "psy" de la compagnie. Il ne le prend pas. Je crie intérieurement : bravo ! moi non plus je ne lis jamais les dossiers, je dis comme lui : je préfère que vous me racontiez vous-même. Mais après, peut-être devant les protestations de la jeune fille, qui ne trouve pas éthique de ne pas prendre connaissance des dossiers, il dit qu'il le lira et finalement, il le lit. Et là, je reste pas d'accord avec lui. Sauf qu'entre temps il a su habilement lui faire dire deux trois trucs sur sa situation familiale et les circonstances de l'accident, ce en quoi je me reconnais.

Je me suis aussi reconnu dans son agacement face au type qui n'arrête pas de téléphoner en séance, et qui, face au problème de l'avortement n'entend absolument pas sa femme, qui veut avorter, alors que lui, incapable de se décentrer, ne voit que son désir d'avoir un troisième enfant. Du coup, même si je ne peux approuver sa sortie de neutralité, je comprends qu'il se soit solidarisé avec la femme contre son mari. C'est un dérapage, mais ô combien humain. Je me demande dans quelle mesure il n'y pas aussi un problème de rivalité par rapport au bonhomme, dans un désir pour la femme, qui justement (pour une fois !) se veut plus femme que mère.

Je ne prétends nullement avoir raison par rapport à lui, je dis que ça me permet de réfléchir. Je crois que le but de la série n'est pas de présenter le psychanalyste idéal mais au contraire de montrer ô combien le psychanalyste est humain, avec ses sentiments, ses défauts, ses débordements. Il ne s'agit pas d'aborder cela avec le cadre et la norme du psychanalyste "clefs en mains", sachant que la norme des uns n'est pas celle des autres. Il s'agit d'y réfléchir chacun pour soi, face à son propre désir.

<https://www.youtube.com/watch?v=U9ocM05-9YQ>

## Considérations sur le contrôle

En avançant dans la série, je la trouve de moins en moins bonne. notamment, ce qui se passe dans le "contrôle" de Philippe chez Esther (Carole Bouquet). Leurs petits jeux d'interprétations mutuelle me fatiguent. Ils ne cessent de jouer au plus fin, à celui qui devinera le mieux les intentions cachées de l'autre. Ils laissent tomber leurs sentences comme des certitudes, surtout la contrôleuse. Bref, ils sont comme la majorité des psy que j'ai rencontrés : ils n'ont pas compris que c'est au sujet de s'analyser lui-même, et que toute interprétation venant d'un autre tombe à côté de la plaque. Et surtout, il y a cette condamnation du désir qui plane, empêchant Philippe de reconnaître son désir pour Ariane et amenant sa contrôleuse à lui demander d'arrêter cette analyse. Comme s'ils n'avaient pas compris que le désir est justement le moteur de l'analyse.

Je ne suis plus supervisé depuis 15 ans, et je m'en trouve très bien. J'ai eu trois superviseurs différents, auparavant, pendant bien 25 ans. Aucun ne m'a aidé. Pas plus que mes psychanalystes d'ailleurs. L'enseignement et la pratique de la psychanalyse est devenue une

vaste bouffonnerie. Mon premier contrôleur : chaque fois que, parlant d'un analysant, je dérivais sur un épisode de mon histoire, il m'arrêtait aussitôt : allez traiter ça avec votre analyste. Et mon analyste, il se foutait de ma gueule, façon de bien me faire sentir combien j'étais mauvais. Au point que j'ai résolu un jour de ne plus jamais lui parler de mon boulot. Je ne vais pas en analyse pour me faire engueuler. Fabuleux résultat, n'est-ce pas ? des analystes qui se débrouillent pour empêcher leur analysant de parler.

Ma deuxième contrôleuse, quand je lui ai dit que tel enfant dit "autiste" s'était mis à parler en séance avec moi, m'a répondu d'un air dédaigneux : "c'est qu'il n'était pas autiste". Démarche de psychiatre.

Mon 3<sup>ème</sup> contrôleur quand je lui parlais d'une difficulté, ne savait que me répondre : "moi j'ai eu un jour telle difficulté, alors j'ai fait ceci, j'ai fait cela, blabla". Et il parlait pendant un quart d'heure.

Alors le contrôle dans ces conditions, non merci.

J'ai testé les groupes d'analyse de la pratique ; j'y ai fait scandale à chaque fois quand je racontais que je rêvais de mes analysants. C'était une intrusion insupportable, disaient-ils ; c'est que j'avais pas fini mon analyse, me disaient d'autres ; C'est que tu es psychotique me disaient d'autres encore. Ah ben en voilà, des analystes accueillant la parole de leur confrère !

Si c'est pour se faire clouer le bec, non merci. Au point que je me suis demandé s'il y avait encore de la psychanalyse en France. Ma réponse est très proche du non.

Esther n'est pas la contrôleuse idéale, pas plus qu'il n'y a d'analyste idéal. Elle est forgée sur le même moule que Philippe : elle parle trop, elle interprète trop, et elle fait la morale. Elle se fait le porte-parole du surmoi, là où l'analyse réclamerait plutôt d'être un support pour le ça toujours maintenu dans le refoulement.

#### **Sessil Loup de l'Adour**

Bonjour, je m'interroge sur le face à face, lors des premières rencontres, je me souviens de l'entretien avec ma psychanalyste au cours duquel j'ai formulé ma demande qui était du côté du divan, en psychanalyse et non pas en face à face, je n'en suis qu'aux 1ers épisodes, est-ce que par la suite les personnages s'installent ils sur le divan ou en face en face ou selon chacun bien sûr ? Je dis ça car il me semble qu'avec le face à face, on reste davantage du côté imaginaire...

Non. Ça c'est ce qui circule de théorie dans le milieu. Le divan n'est pas moins imaginaire que le fauteuil, il faut être naïf pour croire ça. D'un autre côté, ce qui circule aussi, c'est que l'imaginaire est nocif. En réalité, il l'est d'autant moins qu'il n'y a pas d'imaginaire sans symbolique. Une image symbolise toujours quelque chose. Il n'y a pas à en avoir peur.

#### Lacanian ou freudien ?

Il me semble qu'Élisabeth Le Maréchal avait qualifié l'analyste de "lacanien". J'avais répondu que sûrement pas, en argumentant sur les temps de séance. Mais il y a plus, beaucoup plus : il s'intéresse aux significations, comme Freud et comme moi, pas au signifiant, comme Lacan. Plus ça avance, plus je me rends compte qu'il est à l'opposé des lacaniens que j'ai rencontré, même s'il lui arrive de citer Lacan. Les auteurs du scénario ne sont peut-être pas toujours très au fait des différences théoriques, dont on voit ici les conséquences pratiques.

Ça me fait prendre conscience qu'en suivant les lacaniens pendant une trentaine d'années, je me suis complètement fourvoyé. En fait, comme beaucoup, j'étais seulement fasciné par la rhétorique du maître. Mais dans la pratique, je n'étais pas lacanien. J'avais essayé la séance courte quelques temps, mais pas longtemps, en me rendant compte très vite que ça ne me

convenait pas. Pareil pour le paiement des séances loupées. Et surtout : même si j'adore les jeux de mots, je n'ai jamais cessé de m'intéresser aux significations.

Alors de ce point de vue, Philippe s'y intéresse peut-être trop, en substituant ses significations à celles de ses analysants. Parfois il n'est pas mauvais, mais souvent, c'est largement trop et trop prématuré.

D'un autre côté, son cheminement vers de plus en plus d'implication de lui-même recoupe ma propre avancée. En ce sens aussi, lui et moi sommes aux antipodes du lacanisme.

Encore un point qui distingue Philippe des lacaniens et, finalement, peut-être bien des freudiens aussi, c'est qu'il n'a à aucun moment le souci de frustrer ses analysants, alors que c'est l'ossature de la pratique lacanienne : faut apporter la castration symbolique, comme ils disent (et Dolto avec). Philippe est humain, jamais méprisant (Lacan l'était et les lacaniens volontiers, à sa suite) et toujours plein de compassion, cette dernière étant explicitement honnie des lacaniens (et peut-être bien des freudiens).

Bien entendu je fais ici des généralités et peut-être que bien des lacaniens ne se reconnaîtraient pas dans le portrait que je fais d'eux. Car ainsi étais-je, autrefois, lacanien en théorie, mais finalement pas le moins du monde en pratique. Peut-être en est-il qui sont emplis de compassion, et qui, professant le *signifiant* en école, sont quand même à l'écoute des *significations*, admettant les bienfaits de la castration symbolique en colloque, et finalement accueillants et bienveillants dans leur pratique.

Cette série est donc précieuse pour aider à se situer dans le labyrinthe des théories et des discours sur la pratique.

C'est donc bien après coup que je comprends pourquoi je n'ai pas pu me faire entendre dans les nombreuses écoles lacaniennes que j'ai fréquentées.

## Considérations sur la technique

Épisode 16 : Philippe plaque carrément l'Œdipe sur les histoires amoureuse d'Ariane. Je déteste. C'est exactement ce que beaucoup de gens reprochent à l'analyse, et si les analystes font ça en vrai, ces gens ont raison. Je n'ai jamais fait une chose pareille et ne le ferai jamais ;

En revanche, sur la fin de la séance, Philippe parle de sa propre mère. Autant le placage œdipien avait suscité défiance et mépris chez Ariane, autant cette confiance de l'analyste déclenche son intérêt et sa compassion. Et là, oui d'accord. C'est des trucs que j'ai fait de nombreuses fois, et que je referai.

C'est là qu'on peut sentir les difficultés d'interprétation du terme "neutralité" de l'analyste. Quand il plaque l'Œdipe, il n'est pas neutre. Il lui dit : "vous êtes ainsi". À l'inverse quand il parle de lui et de sa mère, il est neutre. Il lui dit : "je suis ainsi" ce qui la laisse indemne de cette agression qui consiste à dire à l'autre ce qu'il est.

Je crois que la plupart des professionnels interprètent la "neutralité" à l'inverse de moi.

Épisode 19, avec Esther (Carole Bouquet) Philippe se lâche et énonce comment il conçoit son boulot, ce qui est une des raisons de sa rupture avec l'école qui était la sienne, celle où Esther est restée. Il indique qu'il y met de l'humanité, de la chair humaine dit-il même (je crois), des sentiments, et de son expérience de vie. Et ses analysants le sentent, c'est pourquoi ils arrivent à se confier. C'est autre chose que les gens de l'école qui restent coincés dans des règles rigides.

C'est tout moi, ça !

J'applaudis. (mais je n'applaudis toujours pas à ses interprétations à la mormoilnoeud, dont il doit considérer que ça fait partie du "se lâcher". C'est là où je mets des limites, moi)

Mais quand il déclare (enfin) qu'il aime Ariane, et qu'il va tenter une aventure avec elle, je ne peux plus suivre. Qu'il l'aime oui, qu'il ose en parler, oui. Mais avec toute cette histoire

d'interdit autour des sentiments de l'analyste, dès que la muraille craque du côté de la parole, il craque aussi du côté de la chair. Pour moi, c'est l'effet délétère de tout ce qui circule dans le champ analytique comme interdit radical sur les sentiments. L'interdit du passage à l'acte a été transféré en interdit de désirer. Ce qui empêche les gens d'en parler. Ben ça, c'est, encore une fois, confondre les mots et les choses. L'interdit, se déplaçant des choses aux mots, amène à cela, lorsque les mots arrivent enfin, ils incitent au passage à l'acte au lieu de faire barrière, car le mot reste confondu avec la chose.

Et ce ne sont pas les injonctions virulentes d'Esther qui peuvent y changer quelque chose. Elle a complètement oublié que l'analyste n'est pas un moraliste. Et, faire par trop la morale, ça ne peut qu'entraîner les sujets à passer à l'acte.

**Barbara Rean**

En tout cas quand il dit en parlant d'Ariane « le transfert je le gère « ... en effet où erre t il??

**Richard Abibon**

Ben, dans le désir. Donc il n'erre pas : il a une orientation. Mais il a aussi l'orientation contraire, celle qui dit que le psychanalyste ne peut pas avoir d'autre désir que celui qu'il affirme haut et fort : je n'ai que le désir de vous voir mener cette analyse. Deux orientations contradictoires, c'est vrai, ça désoriente.

**Barbara Rean**

Je ne sais pas si ça désoriente mais ce qui est certain c'est qu'il s'en défend... comme si l'analyste se devait de contrôler quoiqu'il arrive...

**Richard Abibon**

C'est ça, et c'est ça le piège. Comme si, être analyste c'était pas avoir compris que l'inconscient, il est inconscient, et donc incontrôlable. On peut en parler après coup, c'est tout. Alors, autant en parler plutôt que de se défendre.

Épisode 22 : face à l'attaque violente d'Adel, qui est tout simplement jaloux de ce qu'Ariane aime Philippe, ce dernier répond à partir de ses faiblesses dénoncées par le flic : oui, sa vie est peut-être minable, oui, sa fille fait l'école buissonnière et fume du shit, oui, sa femme le trompe, mais jamais il n'a méprisé Adel.

Chapeau ! ça c'est une réponse. C'est ce que j'apprécie chez lui depuis le début : son humanité, et le fait qu'il puisse s'en servir dans son métier. En fait, non, je me trompe ce n'est pas depuis le début, puisqu'il a commencé par nier son désir pour Ariane. Mais on dirait qu'il a appris, et qu'il est devenu capable de mettre en jeu ses propres sentiments. C'est ce qui fait tomber toute l'agressivité d'Adel. Et c'est ce qui le met sur la voie de la colère ancienne qui sous-tend sa colère actuelle contre le psy.

Épisode 24 : l'interprétation qu'il balance à Leonora en fin de séance est si alambiquée que je n'y ai rien compris. Il est coutumier du fait. Mais comme c'est du cinéma, on nous montre Leonora touchée au cœur, comme si elle, elle avait parfaitement compris.

Au fond je me répète : j'aime quand il parle de lui, je n'aime pas quand il parle des autres.

De même, dans l'épisode 23, j'ai bien aimé qu'il raconte un de ses propres rêves à Camille. Beaucoup plus efficace que de lui interpréter le sien, ce qu'il fait quand même. Il a d'abord procédé de façon fine, en lui posant des questions sur le "terroriste" qui vient la retrouver dans la chambre où elle attend son père. Et là, du fait de la bonne question, elle trouve spontanément : "il n'y en a qu'un qui parle comme ça, c'est vous": le terroriste est l'analyste. Ah ben voui, avec ses interprétations intrusives, sans aucun doute. Elle montre par là qu'elle n'est pas insensible aux messages de l'inconscient. Mais il l'empêche de faire son propre travail en lui fournissant toute mâchée l'interprétation supplémentaire, comme quoi elle en veut à son père, que, dans le conscient, elle adore. Et il enfonce le clou en lui faisant remarquer que sa mère qu'elle déteste, depuis le début, c'est elle qui paie tout, car l'artiste de père... il gagne pas un rond et il s'occupe assez peu de sa gamine.

Moi, je l'aurais amenée tout doucement, par des questions, à se rendre compte de cet état de fait, et en la laissant tirer les conclusions elle-même.

## Ariane, ou les arcanes du désir.

Après avoir admis pour lui-même son désir pour Ariane, après en avoir parlé à Esther qui lui enjoint violemment de s'abstenir, il semble qu'il ait décidé de faire le contraire. Une fois il en frôle la possibilité. A la fin d'une séance, Ariane se laisse aller contre lui, dans un câlin confiant et filial. Lui qui semblait décidé à passer à l'acte, ne bouge pas et laisse Ariane s'enfuir sans un mot. Est-ce donc si clair que ça ?

Cette situation m'est arrivée. Pas tout à fait pareil cependant. C'était une très jolie fille aussi. Mais elle m'avait demandé de la prendre dans ses bras. Je l'ai fait, dans un câlin confiant et paternel, qui me permet d'interpréter ainsi la scène du film. Ça ne veut pas dire que je n'avais pas de désir. Mais sur le moment, il s'était évanoui devant la simple demande de tendresse.

Et puis arrive, dans le cours d'une séance, l'opportunité que Philippe saisit. Il lui avoue qu'il l'aime. Il demande l'autorisation d'un rapprochement, et va s'asseoir sur le canapé à côté d'elle. Suspense terrifiant. Je me suis dit : ça y est, il va gaffer. Tout est fait pour nous le laisser entendre. Mais le dialogue se poursuit sans se toucher, même s'il se ponctue de rapprochements successifs, poussant la tension jusqu'à l'extrême.

Alors il lui vient un souvenir, dont il n'hésite pas à parler à Ariane. Et ça me semble un coup de génie. Il raconte que, quand il était ado, il est tombé amoureux de sa prof de bio. Il lui écrivait des lettres dans lesquelles il expliquait que les filles de son âge ne l'intéressaient pas, car elles ne le comprenaient pas. Autrement dit, il décrit la situation qu'Ariane est en train de vivre avec lui. Un jour il est resté après la fin de la classe, prétextant un nettoyage des paillasses. Elle était restée avec lui. Il lui a dit qu'il avait envie de l'embrasser. La prof a éteint les lumières. A un moment, ils étaient tout proche, l'un en face de l'autre, au point qu'il sentait son souffle. Elle lui a dit : « vas-y, embrasse-moi ». Et lui, quand sa main a effleuré la sienne, il s'est enfui.  
« J'ai paniqué », dit-il.

Ariane est très intéressée. On voit bien qu'elle est attendrie. Elle pose des questions. Il s'explique : « je lui serai toujours reconnaissant de ce qu'elle a fait pour moi ce jour-là – quoi donc ? – elle m'a laissé le choix de comprendre ce que j'étais sur le point de faire ».

Ça se discute, bien sûr. Mais je crois que cette phrase est très importante. Au lieu des injonctions à ne pas faire, ce qui avait été la position d'Esther, c'est laisser le choix de faire ou de ne pas faire. Ça se discute au sens où la prof l'a enjoint de l'embrasser, elle ne l'a pas laissé

dans un total libre choix. Mais elle ne l'a pas embrassé, et c'est dans ce sens qu'elle lui laissait un libre choix, qui reste encore discutable étant donné la position d'autorité de la prof.

Je crois qu'en racontant cela, de cette manière-là, Philippe est en train de découvrir le sens de ce souvenir passé, à la lumière de ce qui se joue au présent. C'est peut-être plus les enjeux de l'instant présent qui l'amènent à donner ce sens à son souvenir.

Cela amène Ariane à raconter sa première fois, avec un homme qui ne lui a pas laissé le choix. L'homme lui avait dit qu'elle n'était plus une enfant, qu'elle était prête. Alors elle l'a cru, elle aurait voulu que ce soit très romantique. Mais il l'a déshabillée, lui a demandé de se mettre debout, puis de tourner sur elle-même pour mieux l'admirer, en pleine lumière. Puis il s'est déshabillé à son tour, a craché dans sa main et... elle interrompt son récit : c'était dégueulasse.

C'est très ambigu, parce qu'elle dit qu'elle en avait envie, cependant... rien n'est simple. Elle en avait envie ... mais sous une autre forme, collée au point de vue féminin. « C'est moi qui l'ai embrassé », dit-elle. Et là, Philippe dévale sa pente habituelle qui consiste à interpréter plutôt que de lui laisser poursuivre son récit. « Il ne vous a pas laissé le choix, il vous a trahie » ...eh bien ça se discute, parce que avec ce « c'est moi qui l'ai embrassé », Ariane aurait pu aller plus loin, à creuser l'ambiguïté de son désir. Mais c'est son urgence à lui, de montrer la dissymétrie de son expérience avec la sienne, c'est s'avancer sur le boulevard du : mais moi, je vais te laisser le choix.

Au-delà du fait que le récit de Philippe a permis à Ariane de produire le sien, c'est là qu'il faut tenir compte qu'il n'y a pas de symétrie entre hommes et femmes. La prof de bio avait éteint les lumières, l'homme d'Ariane les a laissées lorsque l'éclairage automatique du jardin s'est allumé. Avant tout, il veut la voir nue. Alors que la prof de bio, dans la pénombre, demande un baiser. Pour une femme, il ne s'agit pas de voir, car il n'y a rien à voir. Elle sait comment un homme est fait, et en général, elle jalouse ce phallus qu'elle n'a pas. Elle ne tient pas du tout à voir ça, ni comment ça fonctionne : c'est dégueulasse. C'est d'autant plus dégueulasse qu'il s'agit d'une injustice de la nature ou de la mère. Le pendant de l'affaire c'est que l'homme, lui, avant tout, il veut voir le mystère féminin, cette absence incompréhensible de phallus, cette castration dont il a inversé l'angoisse en curiosité et plaisir de voir. Il veut voir et il veut montrer, en vrai défi à la castration. D'où, ces mecs relous qui envoient à des femmes la photo de leur bite, coincés dans le point de vue masculin.

Chez une femme, le fait d'être vue et jouir d'être vue peut survenir autant que son inverse, le dégoût de n'être aimée que pour « ça » auquel elle n'accorde aucune valeur. Ça oscille, d'un homme à l'autre, d'un moment de la relation à l'autre, ou ça se bloque d'un côté ou d'un autre. Tout dépend de l'histoire infantile, de la première fois, et des enjeux actuels.

Chez un homme il me semble que le plaisir de voir est constant, mais la variation se manifeste entre l'attention portée sur le corps moins le sexe, qui rappelle quand même trop la castration, ou sur le corps avec le sexe, avec une attention d'autant plus soutenue sur le sexe que l'inversion de l'angoisse en plaisir et curiosité aura été complète.

D'où le constant malentendu entre homme et femmes, entre le sexe et l'amour, la crudité et le romantisme.

Il n'est évidemment pas question de ça dans la série, nulle part. On reste à la superficie des choses.

Mais ce qui est en travail est aussi extrêmement important : c'est cette question du choix laissé à l'autre. Nous avons des différences ok, et bien qu'elles soient basées sur l'anatomie, elles n'en sont pas moins transformées par le fantasme, essentiellement celui de la castration. Sans vouloir ramener les uns à la vision des autres, il reste possible de tolérer la différence de l'autre et de lui laisser le choix. Pas d'abus de position dominante pour imposer son désir. C'est ce qui peut se passer quand un gentleman emprunte les habits du romantisme, dont il a l'intuition que c'est ce qui plaira à l'objet de son désir (qui n'en reste pas moins son objet) ; et

que la dite compagne éprouvera du désir sexuel en retour, charmée de ce que l'autre ait accepté de se plier un peu à son désir d'amour (et d'enfant, c'est rarement bien loin).

En général, ça ne dure qu'un temps. Le reproche viendra un jour l'autre, du : tu ne fais pas assez attention à ce que je te demande. Pas assez d'amour d'un côté, pas assez de sexe de l'autre.

En contrepoint, nous avons Damien et Léonora. Damien, en voilà un qui faisait le sexe comme une brute, et qui, du fait des séances, découvre l'importance de se préoccuper du désir de l'autre. Leonora décrit avec dégoût le nouveau Damien : il demande l'autorisation de faire l'amour avec elle ! non, mais, vous vous rendez compte ? Et il demande : ça te fait du bien ce que je te fais là ? tendresse dégoulinante, conclut-elle. Ah. Comme quoi, c'est complexe. Il semblerait que le désir de l'une soit quelque fois que l'autre ne tienne pas compte de son désir ! peut-être est-ce une façon de se déculpabiliser. Le désir étant vécu comme une faute, celui qui désire, c'est pas moi, c'est l'autre. Il en porte l'entière responsabilité et donc, je peux me laisser aller.

J'ai entendu ça... pas tout à fait pareil. Une jeune femme qui se plaint de son mec qui n'est qu'une brute et qui ne se préoccupe en rien de ce qu'elle aime... du coup elle change de mec, en trouve un tout gentil, tout tendre, tout à l'écoute de ses désirs et préférences. Et ça la débecte. « Moi, j'aime les mecs virils, ceux qui ont de la poigne, ceux qui me prennent brutalement quand ça leur chante... » Ah, d'accord. Donc ne généralisons surtout pas. Ce que j'ai dit plus haut, je pense que c'est toujours vrai, mais pas toujours, voilà.

Alors Ariane raconte à son tour comment elle aurait trahi un petit garçon auquel elle a fait une ponction lombaire. J'emploie le conditionnel car je n'ai pas vu où était la trahison. Elle ne lui a pas dit que ça ne ferait pas mal. Elle n'a pas dit non plus que ça ferait mal. Elle a emboîté le pas de sa mère qui louait son courage. Mais dans le regard de l'enfant, qui n'a pas crié, elle a cru lire le reproche de la trahison. Ce point de vue sur un regard aurait pu appeler analyse. Elle ne lui a pas donné le choix, si c'est ça la problématique. Mais il y a des situations où il n'est pas possible de donner le choix. Certes, elle l'a pénétré, mais je crois que l'interpréter en termes sexuels serait ici un abus.

C'est là où, sans rien dire, Philippe se rapproche. Elle lui caresse la joue, et se penche pour l'embrasser... c'est alors qu'il se retire. « Si je vous ai arrêtée, c'est que je tiens à vous ».

Alors il dit son désir, il dit son amour. Il dit qu'il ne veut pas lui faire de mal. Elle ne comprend pas, mais c'est juste : c'est son amour même qui lui dicte de chercher à l'aider (donc de rester psychanalyste) plutôt que de passer à l'acte. Il vient de comprendre comment l'amour et le désir sous-tendent le désir de psychanalyse du psychanalyste, qui n'est pas neutre. Ce n'est en rien une soumission à un interdit éthique, qui quelque part serait une violence et un abandon, c'est la sublimation de son désir sexuel en désir d'analyse.

Je crois que c'est le ressort même du complexe d'Œdipe : non pas l'obéissance à la loi de l'interdit de l'inceste, mais rester aimable aux yeux de l'autre en n'abusant pas de sa position dominante. Aux yeux de l'objet du désir sexuel, l'enfant ou le parent, et aussi dans le regard de l'autre parent, le rival que j'aime aussi, et auquel je ne veux pas déplaire en lui piquant son objet d'amour. Au final, ça donne le respect de la loi, mais brut de défrochage.

Philippe établit alors le parallèle entre la situation actuelle et celle qu'elle vient de décrire avec Serge, cet homme qui voulait la voir nue. Comme toujours, il en dit trop. Il lui dit « quand je me suis assis à côté de vous, je ne crois pas que vous aviez envie de faire l'amour avec moi ». Il lui dit quel est son désir à elle, alors qu'elle vient de lui dire : « je suis là, vous n'avez plus qu'à m'embrasser ». C'est son penchant irrépressible, de toujours croire savoir ce que les autres pensent et désirent.

« Dès que je vais poser la main sur vous, vous ne pourrez pas vous empêcher de sentir que je vous ai trahie, que je me suis servie de vous, comme Serge ».

C'est bien possible, mais laisse-lui le temps de s'en apercevoir et de le formuler elle-même, nom de dieu ! parce que, si c'est possible, il est possible aussi que ce soit autre chose.

Donc, beau retournement, bien essayé, quant à l'usage du désir de l'analyste pour soutenir le désir d'analyse. Mais essai non transformé du côté de ladite analyse, car il la produit, lui, au lieu de l'aider, par des questions, à ce qu'elle en dise quelque chose.

D'autant qu'il se narcissise en se comparant à Serge : je suis celui qui ne vous trahira pas, comme lui. Cela va dans le sens de son amour, en se plaçant sur le piédestal de la pureté. Encore une fois, non par souci éthique, mais dans la logique de son désir.

Dernier geste sublime, car nous sommes en effet dans la sublimation : il ne lui fait pas payer la séance, ce qui montre que son amour est sincère, qu'il n'a pas manipulé, (à un moment, en se reculant, elle dit : « c'est un test ? ») même a minima, pour obtenir des confidences et faire avancer l'analyse. Il a juste tenté d'être lui-même avec tout ce que ça suppose de paumitude devant les arcanes du désir.

On est bien loin des frustrations nécessaires recommandées par la majorité du champ analytique !

## Adel ou la trahison

On parle beaucoup de trahison, dans cette série. C'est aussi le souci d'Adel, qui a très peur que, du fait de son origine algérienne, on le considère comme un traître. Je ne vais pas dévoiler ce vers quoi ça va le mener. Mais cela résonne avec la question de la position du psychanalyste. Garder le secret absolu sur les séances. Nous verrons que là-dessus, Philippe est irréprochable. Mais ce fut la source de bien de mes problèmes en institutions, où il est de coutume de partager en réunion toutes les confidences des gens, ce que j'ai toujours trouvé épouvantablement malsain. C'est le « secret partagé », qu'ils disent. En hôpital général, je comprends ça très bien, chaque médecin ayant sa spécialité, il est normal qu'il fasse bénéficier ses collègues de ses lumières à propos du même malade. Mais en hôpital psychiatrique, d'une part je ne suis pas sûr qu'il s'agisse de maladie, d'autre part, il ne s'agit pas des organes du sujet, mais de sa vie intime. J'ai donc toujours considéré que je ne devais pas trahir la parole que je leur donnais à tous de ne rien révéler de ce qu'ils allaient me dire.

Il y va de la valeur de la parole et de la confiance qu'un analysant peut avoir en son analyste.

Il en est de même pour la question du diagnostic. Souvent, dans des discussions avec des collègues diagnosticophiles, je leur disais : « tu me soutiens que Untel est psychotique, mais à lui, tu le lui as dit ? » ah ben non, quand même ! mais le dire, c'est un autre problème, car d'une part, il est possible que ce diagnostic soit faux, vu les disputes dont je n'ai pas cessé d'être témoin entre diagnostiqueurs pas d'accord entre eux, d'autre part, c'est coller sur un sujet une étiquette issue d'un savoir sur lui qui n'est pas le sien. Dans les deux cas, je considère qu'il s'agit de trahison.

Et quelque part, Adel trahit son analyste en sortant avec Ariane, Ariane trahit Philippe qu'elle aime pourtant plus que tout au monde, et Adel se sent trahit quand Ariane, avec lui, ne tarit pas d'éloge sur leur analyste commun. Ce qui l'amène à cette séance de violente colère contre son analyste, dont j'ai parlé plus haut. Ça aussi, c'est la situation œdipienne, toujours triangulaire et quasi inévitable. Elle se duplique plusieurs fois, entre Philippe qui aime Ariane, et sa femme qui a un amant. Adel qui trahit sa femme avec Ariane. Leonora qui trahit Damien en couchant avec son patron, mais peut-être en retour de ce que le nouveau Damien, le tendre, est celui qui a trahit l'ancien, la brute.

Il y aussi la parole tacite entre Camille, la jeune fille accidentée, et son père qu'elle a surpris à l'âge de huit ans, avec une maîtresse. Pour ne pas trahir son père, elle a muré sa parole dans un secret trop lourd à porter. C'est ce qui l'a amenée à idéaliser son père et à dénigrer sa mère. Ça lui permettait de justifier son silence à ses propres yeux.

Là-dessus, Philippe invite Camille à dire ce secret à sa mère afin de faire tomber ce poids de ses épaules. Il l'incite à trahir, mais c'est une façon de cesser de trahir sa mère en soutenant la trahison de son père. Et je ne crois pas que je l'aurais suivi sur cette injonction. Je ne dis pas que je ne donne strictement jamais de conseils, car il est des situations où ça me semble quand même approprié, bien que dans le principe, ce soit hors analyse. Par exemple : « mon cardiologue m'a dit de prendre tel médicament qui me rend plus malade qu'avant – ne pensez-vous pas qu'il serait judicieux de demander un autre avis ? ». Bref, chez moi, c'est plus que rarissime de dire aux gens ce qu'ils doivent faire. Tout au plus aurais-je pu dire : « avez-vous envisagé la possibilité de dire ce secret à votre mère ? ».

Allez, je vais être obligé de trahir un secret, celui qu'Adel tenait refermé dans un oubli insalubre. Lors du massacre de toute sa famille par le GIA, en Algérie, son père a sauvé sa femme et sa fille en se cachant avec eux dans un placard. Ce père avait incité les habitants à cesser de soutenir le GIA. Donc il trahissait la cause islamiste, il a incité à la trahison, et c'est tout le village qui a subi la vengeance des djihadistes. Quelque part, il a trahi son fils en lui mettant la main sur les yeux pour traverser la cour du village emplies de cadavres. Il n'a pas voulu lui laisser un accès à la vérité. Adel a repris sur lui cet aveuglement en refoulant profondément cette scène, totalement oubliée de lui, mais qui a ressurgi en lui provoquant cette « absence » lors de l'assaut du Bataclan. Pour le protéger, son père avait toujours refusé de parler du passé. Mais du coup, Adel ne savait même pas pourquoi il avait rejoint la police, ni pourquoi il a intégré les rangs de la BRI.

En revanche, une fois le souvenir revenu grâce à l'analyse, il sait pourquoi il prend un congé sans solde pour aller combattre Daesh aux côtés de Kurdes. Philippe a tenté de l'en dissuader. Je ne crois pas que je l'aurais suivi non plus dans cette injonction. Ça se discute, bien sûr, je ne suis pas totalement sûr de ce que j'avance. Je n'ai pas connu ce cas de figure. Je n'ai reçu que des mères en larmes, leurs fils étant parti se battre en Syrie... cette fois du côté de Daesh. C'est bien là où les adversaires de la psychanalyse ont beau jeu de dire que la psychanalyse ne guérit pas. Là, on peut dire que la psychanalyse l'a envoyé se faire tuer. C'est ce que le père d'Adel reproche à Philippe dans une séance toute vibrante de colère contenue. Et d'émotion car, ô combien je le comprends.

En même temps, au lieu de retourner sa colère contre Philippe, peut-être aurait-il mieux fait de se souvenir de sa colère contre le GIA, ô combien légitime, mais à la source de toute l'histoire. Peut-être aurait-il pu se demander si voiler les yeux de son fils et refuser de parler du passé était bien légitime. Ça c'était la source de l'oubli de son fils, oubli d'un souvenir remonté sous la forme d'une prévalence de l'odeur du sang, au Bataclan, seul sens par lequel il avait pu prendre contact, autrefois, avec une réalité effroyable. Le père n'avait pas pensé à lui boucher le nez.

Pour revenir aux adversaires de la psychanalyse, c'est là où l'on se rend compte que le problème ne se tient pas dans un simple « guérir ou pas ».

La cessation de la répétition n'est pas forcément un but. En tout cas, ce n'est pas le mien. Le mien, c'est la naissance du sujet et un sujet, pour vivre, peut avoir besoin d'une telle répétition. Si elle est top douloureuse ou dangereuse, non bien sûr. C'est là qu'il faut nuancer. Je ne dirais pas que c'est un passage à l'acte, mais l'analyse peut permettre que la répétition passe des actes aux images, par exemple, dans la répétition d'un rêve avec lequel on peut vivre en bonne intelligence, surtout si par des mots, on a compris la signification du rêve. C'est ce qui m'arrive,

perso. Mes traumatismes de base, Œdipe, castration, ne cessent de revenir en rêve. Mais mon inhibition dans la réalité a cessé.

Par exemple, en disant que je n'aurais peut-être pas suivi Philippe dans sa tentative de l'empêcher de se rendre en Syrie, j'ai comme une hypothèse que sa « guérison » était bien là-bas, quitte à ce que ce soit au prix de sa vie. Paradoxe. Devenir celui qui protège des villageois de l'avancée de Daesh alors que ses compagnons se sont repliés. Autrement dit, refaire le passé de son enfance, faire ce que son père n'avait pas fait, aller se battre pour défendre le village au lieu de se planquer, ce qu'il a toujours reproché à son analyste : d'être un planqué quand lui, il monte au front. Ce que son père s'est aussi reproché amèrement toute sa vie.

Ça se discute, bien entendu. Et c'est bien parce que ça se discute que je mets à plat les hypothèses et mes réflexions, sachant que, ne sachant pas, je serais peut-être bien resté dans le silence. Laisser le choix : en d'autres circonstances, Philippe était plutôt de ce côté-là.

## Dénouement

Il semble que ce soit Camille qui s'en tire le mieux. Elle a mieux compris sa relation à son père ce qui lui permet de se rapprocher de cette mère qu'elle croyait détester. Mais surtout elle choisit de vivre seule en acceptant de rejoindre un club de natation à Marseille. Ainsi elle se donne une chance de construire son destin sans papa ni maman.

Damien et Leonora divorcent. Ils étaient venus dans une tentative de thérapie de couple. Résultat inverse au but fixé. Est-ce plus mal ? est-ce mieux ? chacun a évolué, voilà tout.

Adel est mort. Rien à dire de plus. Résultat désastreux ? pour moi, non, comme je l'ai dit plus haut, il a choisi de construire son destin qui était de briser la malédiction due à la « lâcheté » de son père caché devant les assassins. Il est mort, non pas dans une répétition de la scène « primitive », mais en brisant au contraire la répétition, puisque, contrairement à son père, il ne s'est pas enfui et a combattu.

Et Ariane ?

J'avoue que j'ai flippé quand j'ai vu Philippe se pointer chez Ariane. Il se croit sincère avec lui-même et avec son destin, en se protégeant (comme Ariane) du « tu n'es plus ma patiente » auquel répond le « tu n'es plus mon analyste ». Ce n'est pas dit, mais si elle avait arrêté son analyse justement pour ça, pour se libérer de la pesanteur de l'interdit, et uniquement pour ça ? et s'il en était de même pour Philippe ?

En effet cette pesanteur est toujours là : Philippe se retrouve impuissant devant Ariane, nue et offerte. Son éthique continue à fonctionner. C'est pour cela que tous les prétextes de ce genre que l'on peut se donner ne marchent jamais. Non, même après, ce n'est pas possible. Si Philippe ne le sait pas, sa bite le sait.

Peut-être que pour d'autres, ce n'est pas ainsi. Mais allez savoir, si personne ne parle jamais de rien ?

Après la fin d'une analyse, il est possible d'avoir des relations amicales. Par exemple, et ça arrive souvent, l'analysante devenue analyste se retrouve dans la même école que son ancien analyste. Ça ne sert à rien de faire semblant de ne pas se connaître, ni de faire comme s'il n'y avait pas quelque reliquat de transfert. Alors plutôt que de s'engager dans le déni, eh bien, on fait avec, et on continue de respecter la règle de l'interdit du passage à l'acte.

Une fois, j'ai rencontré mon ancien analyste dans un colloque de l'ALI. Pour ne pas faire semblant, je suis allé le saluer. Il est resté comme il avait toujours été en séance, comme si nous y étions encore : silencieux. Devant ce silence, je lui ai dit que je ne savais pas quoi lui dire et j'ai tourné les talons. Fin de l'histoire.

Lui, c'était le contraire de Philippe : au lieu de prendre acte de la fin de l'analyse et de sortir de sa posture de Commandeur, il y restait accroché comme une vis à son écrou en l'absence de tout dégripoi.

Je ne me suis jamais retrouvé dans la situation finale de Philippe, n'ayant jamais enfreint l'interdit. Mais je ne peux m'empêcher de comparer à des situations similaires : lorsque j'étais en relation amoureuse avec, non une analysante, mais des femmes largement plus jeunes que moi. Elles n'étaient pas ma fille, mais la proximité de leur âge avec celui de ma fille plus qu'avec le mien ne pouvait s'empêcher de s'imposer. Avec des résultats souvent désastreux, mais parfois non. Il y a tant de facteurs qui entrent en jeu !

Pour les résultats désastreux que j'ai mis sur le compte de cette proximité métaphorique, il s'agissait du fait que, si je parvenais à bander, je ne parvenais pas à jouir. Un peu comme chez Philippe, comme le respect d'un interdit inconscient qui continuerait à fonctionner en dépit du bon sens.

Mais si c'était le cas, pourquoi dans certains cas (plus rares), ça a pu fonctionner quand même ? je ne sais pas trier les éléments si nombreux qui font qu'une relation marche ou pas. Une intuition : dans ce cas où ça a marché sans souci aucun, c'était qu'il y avait un véritable projet de vie commune, qui s'est d'ailleurs concrétisé quelques temps, avec presque un projet d'enfant qui ne s'est jamais matérialisé. Bref, des conditions qui auraient pu laisser entendre que la différence d'âge n'avait pas d'existence. Je pouvais offrir à une femme ce qu'elle demande : amour et enfant. Si je ne paye pas avec cette monnaie-là, la monnaie de ce pays étranger qu'est le continent noir, alors, la culpabilité me tombe dessus. Je ne m'estime pas le droit d'être payé en retour dans la monnaie qui est celle de mon pays à moi.

Ce n'est qu'un des aspects. Comme je l'ai dit, les relations humaines sont si complexes qu'il est vain de vouloir les éclairer sous une seule source de lumière. Peut-être y reviendrais-je un jour.

Philippe divorce et se précipite chez Esther pour une deuxième tranche. Grand virage. Et Ariane ? finalement, on ne sait pas comment elle s'en tire.

Quoiqu'il en soit, la démarche psychanalytique a fait évoluer tout le monde, dans un sens ou dans un autre. Il n'y a pas de guérison : ça n'a aucun sens, car il n'y pas de maladie. Il y a juste la structure humaine.

Vendredi 5 février 2021